

Le revenant de Chalex

Autor(en): **Mex, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222387>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Oh! lè caramellès! se l'ont età la causa que Pièrro-Abrañ s'est dégottà dè la Djàne, l'ein ont tant appèzennà d'autro! kà diéro n'ein a-te pas qu'ont einmourdzi 'na frequentachon ein bailleint onna caramella à 'na gaupa po lài fèré liairè la balla dévise, et coumeint volliâi-vo que 'na grachòsa résistâi, s'on galé luron lài dit avoué onna dévise:

*Ton tiou et mon tiou
Ne font qu'un tiou!*

Observé. — Une explication fort exacte, bien qu'elle ne date pas d'hier.

On demandait à un docteur célèbre pourquoi presque tous les sourds sont tristes et presque tous les aveugles gais.

— C'est, répondit-il, qu'en parlant à un sourd, on lui rappelle son infirmité, et qu'en bavardant avec un aveugle, on la lui fait oublier.

LE DERNIER SOIR

LA jeune fille avait pris dans ses bras son ami. Tendre, et presque maternelle, à la faveur de l'ombre, elle avait approché du sien son visage anxieux, et maintenant, tout bas, comme on console un enfant de la solitude effrayante, elle l'apaisait avec des mots.

Le dernier soir passa dans cette intimité. Ni l'un, ni l'autre — en dépit de leurs doigts unis — n'était dupe au fond de son cœur, de leur apparente inconscience.

Ils savaient bien que jamais plus ils ne vivraient leur bonheur, et pour chacun, ce fut l'instant de veille au chevet d'un mourant auquel il faut cacher son mal.

On sourit, navré jusqu'aux larmes, avec des yeux qui voudraient dispenser l'espoir, mais qui sont pleins de nuit.

Et c'est la séparation brusque, totale, irrémédiable, et ce vertige auquel on ne résiste pas.

A cette minute, ils ressentaient la peur des condamnés à mort.

Le battement de la pendule était vivant, si vivant qu'ils avaient l'impression d'une présence proche.

Ils se turent.

Ce bruit régulier leur parut triste, et d'autant plus poignant que le rythme de leur cœur était désordonné.

Le balancier n'avait pas de pitié. L'immobilité des objets les frappa. Ils eurent froid, tout-à-coup, froid de crainte...

C'est vrai qu'ils allaient se quitter. Ils venaient de réaliser cela qui les rapprocha d'un élan spontané, comme à l'intuition d'un péril.

Elle se retint de crier. Il plongea ses yeux dans les siens, le plus profondément qu'il pût et l'appela par son prénom — pour la première fois.

Alors, elle se mit à pleurer, si doucement, avec un tel abandon d'elle-même, une telle pauvreté dans son corps amoindri, qu'il prit sa main inerte, et la baisa plus par respect que par pitié.

Elle n'avait plus de honte à s'avouer vaincue, et comprenant que rien n'empêcherait l'irréparable adieu, qu'il fallait renoncer à lui, son courage, un instant, faiblit.

Elle ne réclama pas sa grâce: il est des départs, fixés depuis longtemps, que tout l'amour du monde, et toute la douleur ne pourraient empêcher, pas plus qu'ils n'empêchent la mort: c'est le destin qui les commande.

Et voilà que l'heure était proche.

Ils s'étaient chéris sans calcul, ni mauvaise pensée et leur union n'avait jamais été charnelle. Ils avaient ressenti seulement la même affection bonne, et le même plaisir à se retrouver côte à côte, au plus beau tournant de la vie.

Mais, ce soir, dans leur désespérance, ils eurent soudain, comme un obscur chagrin, de n'avoir pu s'appartenir, vraiment, et de se quitter étrangers l'un de l'autre.

Au moment de tout perdre, ils regrettaient de n'avoir pas pu tout donner.

La jeune fille eut un sursaut et, lentement, pesant ses mots, prête à l'obéissance, au sacrifice et au malheur: « Que voulez-vous de moi? » dit-elle.

De toute son âme, il la considéra, touché par cette résignation, si troublé de sa peine qu'il ré-

pondit avec douceur: « Ecoutez-moi; je voudrais...

Elle ne le quittait pas des yeux.

— « Je voudrais une ligne, un mot ou deux de votre écriture, et c'est tout. »

Par coquetterie, elle avait toujours évité de lui écrire, et ne soupçonnait point qu'il pût en prendre ombrage. Mais cette fois, elle avait bien compris ce qu'est, dans un effondrement total, la révélation d'une chère écriture.

Elle se leva, prit une plume — et tandis qu'il suivait éperdument son geste — elle écrivait en tremblant son prénom, puis se tourna vers lui.

Il était penché sur la feuille, étrangement bouleversé, découvrant en chacun de ses traits inconnus, l'intimité d'une âme.

Se fut ainsi, le dernier soir. *André Marcel.*

La Patrie Suisse. — Un beau portrait de Paul Mallefer ouvre le dernier numéro de la **Patrie Suisse** (16 janvier). Ce sont ensuite les portraits de MM. Maurice d'Allèves, de H. Lehmann, de Jacob Hablitzel, puis les obsèques de Paul Mallefer, des skieurs à la montagne, la rare frigorifique de Genève, des vues de Stein sur le Rhin, la reproduction d'un tableau de François Gos, les locaux du Cinéma scolaire incendiés à Berne, etc. **S. R.**

JE SUIS RETARDATAIRE

*Je suis en tout retardataire
N'allant guère avec le progrès.
Hélas, je suis bien terre à terre
Sans en éprouver de regrets.*

*Je vis sans me faire de bile,
Je n'ai pas même de vélo,
Bien moins encore d'automobile,
Tant pis si je passe pour un sot.*

*Je n'use pas en promenade
Du charme aérien de l'avion.
De la moto les pétarades
N'ont pas sur mes nerfs d'action.*

*Je ne bostonne ni ne foxtrotte
Me tremoussant dans tous les bals.
Je n'ai pas encor la marotte
De courir les matchs de foot-ball.*

*Je me passe du téléphone,
Je joue à peine du piano.
Et ne persécute personne
Des grincements d'un radio.*

*Sans grosse machine à écrire,
J'écris mes lettres de ma main.
J'ignore même, on peut en rire
Ce qu'aujourd'hui sait un gamin*

*Je suis vieux jeu en politique,
En cuisine, comme en amour,
Et mon idéal artistique
Ne suis pas la mode du jour.*

*Autour de moi: dans ma famille,
Rien ne va plus à ma façon,
Ni les courts cheveux de ma fille
Ni l'esprit sportif du garçon.*

*Vraiment, je suis retardataire.
Je n'ai rien rationalisé.
Je fais mes petites affaires
Sans à fond tout analyser.*

*Je suis mon chemin tout tranquille,
Goûtant le charme de nos bois.
La foule et le bruit m'horripilent
Le soir, j'aime à rester chez moi.*

*Je fuis le cinématographe
Et les courses en autocar.
Mais je respecte l'ortographe,
Et j'aime les dames sans fard.*

*Vrai, je ne suis plus à la page,
On me traite de radoteur,
Mais moi, je m'estime fort sage,
Car je lis encor Le Conteur.*

Trebla.

IL Y A 131 ANS



L y a eu 131 ans le 24 que nos ancêtres ont respédié leurs baillis à Berne. Ça fait tout de même un rude boulot. Quel nez ils ont dû faire, quand on te leur z'dit: Dites voir, il faudrait tâcher de déguerpir de par là, et plus vite que ça! Allez, ouze! Ah! si le Major Davel avait pu voir ça! C'est pour le coup qu'il se serait mis à chanter: « Qu'on dans ces lieux, règne à jamais etc. » Et, pour sûr qu'il serait allé boire trois décis de bon cœur à la Glisse!

On a beau ne pas être des tout féroces en politique, ça vous rebouille quand même, quand on repense à tous ces gaillards de sorte qu'il y avait par chez nous dans ce temps là! Vous m'avouerez que ce n'était pas des bobets ni des froussards! C'est que diable, ils ne savaient pas tant comment les Bernois de Berne prendraient les choses en voyant revenir leurs baillis tous penauds! Mais, je pense bien que ces messieurs te leur z'y ont dit tout de suite: Ça sent le roupi, par là-bas; y vaut mieux ne pas y retourner, sans cela, les Français de France sont dans le cas de nous venir dessus! Et dire qu'il y avait encore des Vaudois qui tenaient pour eux, c'est une honte! Oh! Mais, ils n'étaient pas tant nombreux, et ils n'ont pas osé faire les malins sans cela, pauvre ami! Quelle retersée ils auraient reçue!

N'empêche que, pour une révolution d'attaque, ça a été une révolution d'attaque et rude bien menée, respect!

Dites voir! Et dire qu'à présent, c'est nous qu'on envoie des Messieurs par Berne! Mais c'est pas des poisons comme ceux qu'ils nous envoyaient dans le temps! Et puis, les Bernois voyent bien qu'ils ont tout à gagner de se tenir bien avec nous, sans ça, ils pourraient se frotter pour boire notre bon penatzet pour faire descendre leur choucroute! Ça les embête bien un peu d'être d'obligés de le payer, à présent qu'ils ne peuvent plus nous le roba; mais, ma foi, les bons comptes font les bons amis!

Il y a même un Bernois qui me disait une fois: « Heureusement que le canton de Vaud est libre; car, si vous étiez encore sous la domination bernoise, les pintes se feraient à 10 heures du soir au lieu de minuit, et, ce serait rudement embêtant pour nous, quand on vient depuis Berne voir le Comptoir! »

Vous voyez bien qu'ils ne nous en veulent pas et qu'ils savent reconnaître que notre émancipation a eu du bon! Et puis, ils sont tout fous d'envoyer leurs bouèbes par chez nous pour apprendre le français; il faut les laisser faire; et quand ils le sauront tous, on aura au moins plus besoin d'apprendre l'allemand!

Pierre Ozain.

A la douane. — Un gros propriétaire campagnard passait la douane, rapportant d'amples provisions.

— Avez-vous quelque chose à déclarer? lui demanda le douanier.

— Oui, la moitié d'un cochon.

— Mort ou vivant?

LE REVENANT DE CHALEX



I l'on en croit la tradition, il se serait déjà écoulé plus de cent ans depuis que la dernière exécution capitale aurait eu lieu en Châlex, endroit solitaire sis au bord de la route cantonale entre Aigle et Ollon. Le supplicié était un mécréant de la montagne appelé « le Borlet », fort connu dans la contrée pour les méfaits dont il s'était rendu coupable. On l'avait mis à mort un jeudi veille de la foire de St-Triphon, au milieu d'une grande affluence de peuple.

Deux citoyens du haut-pays venus, avec beaucoup d'autres, assister à l'exécution et qui avaient passé la nuit suivante à Aigle, se mirent en route le vendredi, de très bonne heure, pour se rendre à la foire. Le long du chemin, ils parlaient du Borlet et de sa fin tragique. Le jour tardait à poindre car un épais brouillard baignait l'aube triste et froide. La vision sinistre de l'échafaud s'imposait, souvenir obsédant, aux pensées des deux paysans.

Or, comme ils approchaient de Châlex, un autre voyageur qui les précédait, s'était trouvé dans l'obligation de faire halte et il avait précieusement choisi cet emplacement propice masqué par les futaies où avait eu lieu l'exécution. Cet homme était un Savoyard habitué des foires où il vendait, entre autres spécialités « des trappes à souris et des plaques à gâteau », dit la chronique.

En passant près de cette terre maudite, les montagnards sentirent un frisson et pressèrent le pas. Mais l'un d'eux, par fanfaronnade, se mit à crier en patois tout en s'efforçant de rire : « Hé, Borlet, vin te avoué no à la foire ? »

A l'ouïe de ces paroles, le Savoyard s'écria d'une voix haletante : « atteindai mè, ie vaize ! »

Affolés par ce timbre d'outre-tombe, les deux hommes prirent les jambes à leur cou. Pour comble d'épouvante, le colporteur, cherchant à les rejoindre, courait sur leurs pas et le bruit des trappes à souris et des plaques à gâteaux qui s'entrechoquaient faisait un vacarme infernal. Eperdus, ne songeant plus qu'à échapper à l'horrible étreinte du revenant, les fuyards s'élançèrent sous bois par le chemin qui monte à Verschiez. Ils ne s'arrêtèrent qu'à Exergillod, fourbus et exténués. Là, ils racontèrent à tout le monde « que le Borlet était revenu et qu'il leur avait couru après ! » A. Mex.

LE FEUILLETON



LES BRUITS QUI COURENT

Ainsi en quelques semaines, Laure Charlon avait organisé sa vie plus rapidement et mieux qu'elle n'osait l'espérer le soir de son arrivée. Même elle s'était accoutumée très vite à son logement et, s'y plaisant, elle sortait peu. De temps à autre, le soir, elle allait babiller dans la cuisine du syndic avec tante Jeanne et parfois David Vaudroz s'y arrêtait une ou deux minutes en allant faire son binocle. Parfois aussi, revenu plus tôt que d'habitude, il retrouvait Laure retenue par quelque récit de la bonne vieille. Alors, il raillait les *batoilles* et exigeait que Mme Charlon bût un demi-verre de bon vieux « car pareille conférence avait dû lui donner soif ». Et on trinquait, riant, aux propos de tante Jeanne qui fulminait contre le « vin des pintiers » et l'inventeur des jeux de cartes. C'était là pour Laure de bons moments.

Une fois par semaine, le jeudi, si son travail le permettait, elle allait, avec Rose et André, passer la soirée chez le pasteur Gerber où on prenait le thé très simplement, en famille. Les enfants Gerber, deux garçons, étaient loin du foyer, l'un ingénieur au Caucase, l'autre étudiant en droit à Lausanne. Parfois, le ministre lisait à haute voix la dernière lettre reçue d'Asie, un véritable journal de vingt à trente pages, très vécu, très coloré avec des croquis fort drôles. Parfois aussi, on discutait de la conférence entendue la veille, au collège, car à Châteauvieux, en hiver, tous les mercredis soirs dans la grande salle du collège, un conférencier de Lausanne — ou d'ailleurs — traite quelque sujet de littérature, de science ou d'histoire. C'est fort couru. Il est de bon ton d'y assister. Les dames y viennent nombreuses ; les messieurs s'y rencontrent, et les gamins du collège, eux-mêmes, n'en manquent pas une. Aussi bien, lorsque le sujet ne les intéresse pas, ont-ils le loisir de *guigner* leurs petites camarades de l'école supérieure, sagement assises à côté des mamans. Et c'est toujours plus récréatif que de bâiller sur les *Commentaires* de César ou le carré de l'hypothénuse.

CHAPITRE IV

L'hiver passa ainsi très paisiblement. Et, cependant, les bonnes langues dont tante Jeanne prévoyait, avec raison, les fantaisies, ne demeurèrent pas inactives, car le retour de Mme Char-

lon bouleversait certains plans et menaçait certaines espérances. La pauvre femme, assurément, ne s'en doutait guère. Aussi ne peut-elle comprendre pourquoi Mme Olympe Divorve, qu'elle avait connue jadis à l'école, répondit à son gracieux sourire, dès leur première rencontre, par un « bonjour » très sec. Dans la vie quotidienne, la femme du musicien ne savait pas sourire, on ne s'étonnait point de son défaut d'amabilité. On l'en excusait : « Elle a tant de soucis ; puis, c'est un caractère comme ça, que voulez-vous ? Elle est plus à plaindre qu'à blâmer ». Mais Mme Olympe n'estimait pas être à plaindre. Sa mine renfrognée lui plaisait et ses perpétuelles jérémiades ne l'ennuyaient guère. Pourquoi eût-elle été souriante quand la vie ne lui souriait point.

— Si les gens ne sont pas contents de ma figure qu'ils en regardent une autre. Et s'ils ne sont pas contents de mon salut, qu'ils me laissent passer sans rien dire. Je ne recherche personne.

Cependant, elle eût peut-être, après quinze années d'absence, accueilli plus aimablement une ancienne camarade d'école, si leur rencontre n'avait suivi une scène de ménage causée bien innocemment par Mme Charlon. Le hasard, qui, dit-on, fait si bien les choses, réunit certain jour chez l'épicière Brélaz un joli bouquet de commères. Cette boutique longue, étroite, basse et mal éclairée remplaçait, pour quelques bonnes femmes, l'auberge chère à leurs maris. Elles y trouvaient les nouvelles toutes fraîches et, quelquefois, aussi, selon l'humeur de tante Brélaz, une tasse de café, voire une petite goutte de *rikiiki*. La médisance — faut-il dire la calomnie ? — ajoutait même que, dans l'arrière-magasin, passaient plus d'un litre de petit blanc vidé par de joyeux babillards, et que le boulangier Crausaz, en maintes occasions, avait fourni les *navettes* par douzaines, autant qu'à une enterrée de vigneron cossu. Mais, de ces agapes, les preuves manquaient, car les convives n'en soufflaient mot. Seule la grosse mine joufflue, réjouie et haute en couleur de tante Brélaz eût pu témoigner d'une prédilection discrète pour la tisane d'octobre. Personne, d'ailleurs, ne lui en faisait un crime. En temps ordinaire, groupées autour de la *banque*, ces dames bavardaient en conscience, faisant et défaisant avec désinvolture pas mal de réputations. Mme Tauxe, de temps en temps, y venait conter les histoires recueillies à son comptoir de la Croix fédérale et écouter le rapport de son amie Brélaz. Les lessiveuses, en achetant leur savon et leur bleu, ne manquaient pas d'y laisser quelques bonnes paroles dont les cancanes faisaient profit. Naturellement, le retour de Laure fut, pendant plus d'une semaine le sujet, toujours renouvelé, toujours embelli de leurs conversations. A l'accoutumée, Olympe Divorve, qui se servait « au carnet » chez tante Brélaz, y parlait peu. Acariâtre assurément ; médisante, non pas. Que lui importaient, d'ailleurs, les faits et gestes de Marie, Philomène ou Bertha ? N'avait-elle pas suffisamment à s'inquiéter de ses propres affaires ? Toutefois, lorsque le compte du mois devenait lourd et que la bourse du musicien, en revanche, se faisait légère, Mme Divorve n'osant pas brusquer la marchande de sucre et de macaronis, se prêtait à un brin de causerie. Ce fut le cas, ce matin-là.

Comme elle entrait dans la boutique, Mme Tauxe, assise sur une sache de café, pérorait avec aisance.

— Je vous dis, moi, que c'est un coup monté par le syndic, tout simplement. Croyez-vous qu'il ne la connaissait pas ? Il a fait des pieds et des mains pour qu'elle vienne à la « maison d'en face » et il a réussi. Quant au reste, ce n'est pas mon affaire mais on n'est pas aveugle.

— Non, bien sûr, approuva l'épicière. On n'a pas les yeux bouchés, Dieu soit béni ! Et qu'est-ce qu'on te sert, Mme Olympe ?

— Une livre de riz et une livre de cassonade.
— Tout de suite. Tu n'es rien pressée ?
— Pas seulement.

Satisfaite, tante Brélaz reprit.

— Et vous croyez, Mme Tauxe, qu'il y a quelque chose entre ces deux ?

— Quelque chose, quelque chose... Bien sûr que je ne suis pas sur leurs talons... Mais ces allées et ces venues, vous direz ce que vous voudrez, ce n'est pas naturel.

L'épicière crut devoir expliquer à Mme Divorve qu'il était question de « la Laure Pache ».

— Et tu comprends, ça semble louche, cette histoire.

— Quelle histoire ?

Un gamin entra portant un petit papier qu'il remit à tante Brélaz.

— C'est de la part de ma maman.

(A suivre.)

P. Amiguet.

« Ben-Hur » au Théâtre Lumen. — Devant le grand nombre de personnes qui n'ont pu trouver de places la semaine passée, afin de donner satisfaction aux nombreuses demandes qui lui sont parvenues, la Direction du Théâtre Lumen annonce la 9^{me} et irrévocablement la dernière semaine du succès sans précédent « Ben-Hur ». La Direction du Théâtre Lumen recommande une fois de plus de retenir ses places à l'avance afin d'éviter des déplacements inutiles. (Tél. 23.523).

Billie Dove au Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, la Direction du Royal Biograph présente Billie Dove, la célèbre star suisse qui travaille actuellement en Amérique, dans une de ses dernières créations « L'esclave blanche » ou « La Louisiane » grand film d'aventures dramatiques de cape et d'épée, réalisée par G. Fitzmaurice. Dans « L'esclave blanche » ou « La Louisiane » on trouve un épisode de la vente des esclaves en 1808, ce qui permet un passage résolument étonnant par la vigueur de son expression : le marché des esclaves et la vente del a quarteronne Antoinette. Au programme encore « Descendez, on vous demande ! » comédie comique ; « Félix cherche l'horizon ! » dessins animés ; le « Paramount-Journal » avec ses actualités mondiales.

Vingt minutes d'arrêt. — Un enfant d'Albion passe la tête par la portière, à la gare de Lausanne, et apercevant, sur la voie un garçon du buffet :

— Aoh ! Y a-t-il de l'arrêt ?

— Oui, monsieur, au beurre noir !

La grippe en Suisse.

Pour la combattre, il n'est rien de mieux que de recourir aux véritables Bourgeois de Sapin Etienne Huber, Lausanne. Ces délicieux bonbons font disparaître les rhumes les plus opiniâtres et calment instantanément la toux.

Cuisine savoureuse.

Une cuisine savoureuse n'est pas seulement agréable, mais nécessaire, car il a été reconnu que la saveur des mets est indispensable à leur bonne digestion. Sans coûteux ingrédients ni longue préparation, une ménagère fera des soupes savoureuses avec les Potages Maggi, d'exquis bouillon au moyen du Bouillon Maggi en Cubes, et donnera de la saveur à ses plats à l'aide de l'Arome Maggi. Ainsi et toujours, les Produits Maggi rendent service.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. Poullot, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.